

## Éditorial

---

**F**ort de son histoire et de son héritage, le panafricanisme, en tant que mouvement pour l'émancipation des Africains, se distingue par sa vivacité, sa constance et sa capacité à surmonter de nombreux défis. Ses idéaux sont ancrés dans les valeurs fondamentales portées par des personnalités pionnières telles que Marcus Garvey, W. E. B. Du Bois, Julius Nyerere et Kwame Nkrumah, et sont toujours aussi accessibles aux générations africaines successives. Des preuves de la vigueur du mouvement et de sa régénération se manifestent périodiquement dans toute l'Afrique lors des protestations prolongées contre l'abus, les violences ou les graves oppressions, au demeurant largement médiatisés, à l'égard des peuples noirs. Bien souvent, la puissance de la riposte s'incarne dans l'action d'une pluralité de personnes, aussi diverses qu'éloignées géographiquement. Ces actions forment un front uni de contestations contre toute velléité d'oppression par divers moyens y compris les plateformes virtuelles actuelles. Dans la plupart du temps, le résultat a été un retrait tactique des forces d'oppression moyennant d'infimes réformes, ce qui peut s'interpréter comme une sorte de reconnaissance à contrecœur des exactions commises contre les peuples noirs, mais cette reconnaissance ne tarde malheureusement pas à s'effriter avec le retour à une situation plus ou moins identique. En d'autres termes, le statu quo est maintenu, et le cycle se répète de nouveau.

En dépit des efforts déployés pour soutenir l'idéal panafricain, l'idée du panafricanisme demeure confrontée, à chaque tournant, au doute, au cynisme voire même à la résistance du monde africain. Ces doutes ont tendance à se renforcer à mesure que nous nous éloignons des fondements historiques du panafricanisme. Ainsi, parmi les jeunes Africains, il y a ceux pour qui les dividendes du panafricanisme historique sont maigres et ne sont pas aussi tangibles qu'ils l'étaient pour leurs aînés. La jeunesse africaine perçoit le panafricanisme comme un recueil d'idées dépassées et utiles uniquement dans le cadre de la lutte historique pour l'indépendance. Désormais, la jeunesse considère cette lutte comme acquise, principalement parce que la plupart des jeunes n'a vécu que la réalité d'une indépendance de « drapeau ». Pour la majorité d'entre eux, les aspects oppressifs, instantanés, cruels et déshumanisants des réalités héritées du colonialisme et de l'esclavage, pour ceux qui les ont vécus, leur semblent

comme un lointain souvenir. Certes, les expériences vécues aujourd'hui par les Africains et les personnes d'ascendance africaine, où qu'ils se trouvent, semblent très différentes et présentent un intérêt beaucoup plus pressant, mais les réalités du néocolonialisme restent elles toujours d'actualité. La persistance des systèmes d'oppression économique et politique, visibles ou cachées, la fragilisation et parfois même la tentative d'anéantissement des systèmes de pensée et de culture des peuples noirs à travers le monde sont là pour le rappeler. Ajoutons à cela la persistance des luttes de pouvoir entre hommes et suprématistes blancs, ainsi que leur contrôle des leviers de l'interaction mondiale. Ce sont là autant de preuves de la pertinence continue du panafricanisme comme base d'organisation des peuples d'ascendance noire à travers le monde.

Au cours du siècle dernier, parmi les nombreux objectifs que le panafricanisme avait historiquement mis en avant, deux étaient prioritaires : l'indépendance nationale pour une Afrique colonisée et l'unité continentale. Comme le souligne Adom Getachew dans le présent Bulletin, ces deux objectifs semblaient être en contradiction dans la mesure où l'État-nation constitue un cadre problématique pour la constitution de l'unité panafricaine. Son analyse de la pensée de Kwame Nkrumah suggère que, tout en étant conscient de cette contradiction, il prévoyait de la résoudre en abordant la question de la dépendance économique. Cependant, parmi les dispositifs d'édification de l'unité continentale envisagés pendant les années d'indépendance putative de l'Afrique – dispositifs qui ont conduit à la naissance de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) – celui qui l'a emporté était le moins capable de transcender le nationalisme étroit de la formation des États-nations postcoloniaux ; il manquait juste l'internationalisme que Nkrumah avait associé à une indépendance complète.

Depuis les années soixante, l'ordre postcolonial n'a pas été suffisamment panafricain dans sa conscience et dans son orientation, et se situait même parfois aux antipodes des rêves d'une indépendance totale fondée sur des idéaux panafricains. Cet ordre n'a pas également réussi à traiter certains des vestiges les plus corrosifs du colonialisme. Rien ne le confirme mieux que l'emprise de l'État français sur ses anciennes colonies

en Afrique et les rentes qu'il en tire. Cet état de fait ressort clairement de l'article de Fanny Pigeaud et Ndonggo Samba Sylla, qui décrit l'influence que maintient la France sur l'Afrique « francophone » et, de plus en plus, sur le reste du continent. Les Français ont, non seulement, tenté de faire échec à l'adoption de l'ECO comme monnaie alternative ouest-africaine au CFA, mais ils ont également tenté de coopter sournoisement certains dirigeants africains dans des stratégies qui compromettent la possibilité d'une unité africaine et court-circuitent d'autres initiatives récentes pour une zone de libre-échange continentale.

Les jeunes Africains, qui considèrent le panafricanisme comme dépassé, peuvent donc être excusés pour la compréhension et les perceptions qu'ils ont de la mission historique du mouvement. Au fil des années, les acquis de l'indépendance ont été atténués d'une manière que personne n'aurait imaginé pendant la lutte pour la libération. La capture du panafricanisme historique et sa reformulation en un projet d'État ont causé plus de préjudices que prévu à la construction d'une conscience panafricaine. Regrettant l'échec de la concrétisation de l'idée de Nkrumah d'un « gouvernement d'unité » au sommet d'Accra en 1965, Mwalimu Julius Nyerere a reconnu que « Nous, dirigeants de la première génération de l'Afrique indépendante, n'avons pas poursuivi l'objectif de l'unité africaine avec la vigueur, l'engagement et la sincérité qu'il méritait. ». Il a en outre ajouté qu'ils n'avaient pas réalisé, à l'époque, que :

Lorsque vous multipliez les hymnes nationaux, les drapeaux nationaux et les passeports nationaux, les sièges aux Nations Unies et les personnes ayant droit à une salve de 21 coups de canon, sans parler d'une foule de ministres, de premiers ministres et d'émissaires, vous vous retrouvez avec une armée de personnes puissantes ayant des intérêts directs dans le maintien d'une Afrique balkanisée<sup>1</sup>.

L'incapacité de l'Afrique à s'unir lui a coûté très cher, et bon nombre de défis auxquels le continent est confronté aujourd'hui peuvent, en partie, être attribués à cet échec.

Comme le montre Horace Campbell dans l'introduction, les articles de ce numéro du Bulletin, tout en s'inspirant du contexte historique du panafricanisme, abordent des questions plus contemporaines qui intéressent plus largement la jeune génération. Ceci est particulièrement vrai au vu des possibilités qu'offrent les technologies numériques en matière de construction des solidarités panafricaines, de dissémination des valeurs panafricaines et du développement des nouvelles manières de réinventer un monde panafricain. Le vaste potentiel ouvert par la prolifération de

l'information à travers les médias et les plateformes numériques, la grande mobilité rendue possible par le développement des infrastructures, et la facilité avec laquelle les idées, les personnes et les biens peuvent traverser les frontières, sont autant de facteurs qui suggèrent l'activation d'une vision panafricaine contemporaine dans le but de corriger les échecs du passé et insuffler une nouvelle dynamique au panafricanisme.

Si nous considérons l'ère numérique comme un catalyseur des nouvelles formes de lutte, elle ouvre la voie à la construction d'une nouvelle conscience panafricaine. Il s'agirait d'une conscience qui tiendrait toujours la promesse de l'unité des peuples africains comme base pour construire la résistance contre les formes existantes de violence, d'oppression et d'abus. Ce serait une forme de conscience qui critiquerait les formes d'exploitation basées sur les classes sociales et qui chercherait à endiguer le racisme, le sexisme et la marginalisation. Bref, ce serait une conscience émancipatrice.

En définitive, le succès de la poésie, de la musique, de la mode, de la littérature et des arts africains à franchir et à transcender les frontières témoigne d'une nouvelle conscience de portée continentale et diasporique, et d'orientation émancipatrice. Son élan émancipateur repose en partie sur son refus de s'enfermer dans le cadre étroit des États-nations. En effet, non seulement cette réalité a conduit à de nouvelles critiques de la biographie de l'État-nation, mais elle a également révélé l'histoire très oppressive et très violente sur laquelle se fonde cette biographie de l'État-nation. Un nouvel élan de la conscience panafricaine s'annonce. Les intellectuels en Afrique, peut-être encore plus que ceux d'ailleurs, doivent saisir cette opportunité et répondre au défi exprimé par Julius Nyerere lors des célébrations du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance du Ghana : « ma génération a mené l'Afrique à la liberté politique. La génération actuelle des dirigeants et des peuples africains doit reprendre le flambeau vacillant de la liberté africaine, le raviver avec son enthousiasme et sa détermination, et le mener de l'avant. »

## Note

1. Mwalimu Julius Nyerere, discours prononcé lors des célébrations du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance du Ghana, le 6 mars 1997, publié dans *New African*, 3 mai 2013. Disponible en ligne à l'adresse <https://newafricanmagazine.com/3723/>

**Godwin R. Murunga**

Secrétaire exécutif, CODESRIA  
&

**Ibrahim O. Ogachi**

Directeur des Publications (par intérim), CODESRIA